

Inter
Art actuel



Encre brisée, encre vivante Julie Bacon au Lieu

Robert Girard

Numéro 78, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46110ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, R. (2000). Encre brisée, encre vivante : julie Bacon au Lieu. *Inter*, (78), 70–71.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2000

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

par Robert GIRARD

Le Lieu : quatre tableaux : plexiglas suspendus... Exposition transparente faisant affront à tous les peintres-peintures, dans un des coins de la salle, une frêle petite table qui sera le « pied-à-terre » métaphorique et actuel de tous ses matériaux physiques.

Arrivée de la porte de nulle part, elle entre, Julie-Louise BACON, sac à dos « autosuffisant », pieds nus... Élegante itinérante dans sa robe de satin bleu ; bleu magistral ; bleu océan du geste ; gestes d'outre-mer. Va vers la table, pose son sac autosuffisant d'où elle sortira : languettes de papier, peinture aérosol, éponges multiformes, ciseaux, encre, miel... Élaboration et prémices de l'acte.

Elle met le « radio on ». L'ouïe est prise en otage. Le corps des regardants est « emprisonné » dans l'espace sonore, là où les gestes et actions de l'artiste en libéreront l'espace mental. Gestes qui prendront une importance capitale.

Ainsi du geste *graphitique*, graphique, posé, compulsif qui sera tout au long de la performance soutenu par l'élan poétique. On pouvait lire autant dans l'imagerie du corps que sur les murs, le plancher ou le plafond lui-même... Se servant de tout espace possible « physique-lieu, gestuel-matériel, corporel-sémantique », elle envahissait, catalysait le « lieu », l'espace intrinsèque de chacun entrant dans l'entonnoir gestuel de Julie-Louise BACON, où celui-ci s'ouvrait à l'intérieur d'un univers poétique.

Pour l'artiste, la simultanéité du geste et de la pensée est de première importance. Ce qui pourrait peut-être se traduire comme une *pensée gestuelle* ; osmose entre le philosophique et la nature du corps. Ce que je nommerai ici « Poésie d'une pensée gestuelle ».

Tantôt droite, tantôt dans la désarticulation entière du corps : *oula-oup torticolique* ou de l'encre posé sur l'œil, la langue ou l'orteil, les mots et les



Encre brisée, encre vivante

Julie BACON au LIEU

[installation] 8 juin 2000

signes qu'elle y trace ; soit d'un filet de miel ruisselant de sa bouche, ou encore des actions *graphitiques* ironiques « I am in love with the modern world »... Ces mots et gestes nous amènent certes dans un monde métaphorique intelligible, mais surtout à lire le geste lui-même... Pour bien expliquer, je reprendrais ici le langage de l'artiste : « Gestes qui puisés dans un univers poétique agissaient comme une cartographie des

dimensions cognitives et où ce même geste est un agent de transfert en dimension matérielle. » La salle et le « regardeur » devenaient des témoins « actifs » aux échos muets et à l'action silencieuse.

*Le mot geste est ici employé comme toute énergie de transformation ou de transport.

*Le mot objet est ici employé comme toute matière transformable.

L'archivage est l'un des thèmes d'élaboration des performances de l'artiste ; archivage de « gestes » et « d'objets » et Le Lieu comme la charge d'un transmetteur du « temporel-relationnel ». Il ne faut pas oublier qu'il existe une inter-pénétration entre l'intime et le temporel-relationnel, ce que l'artiste nomme « flux ». Ce mot l'accompagne dans son travail comme une *contrainte positive*, car on sait qu'entre deux lignes, il y a un espace où l'esprit peut et veut voyager.

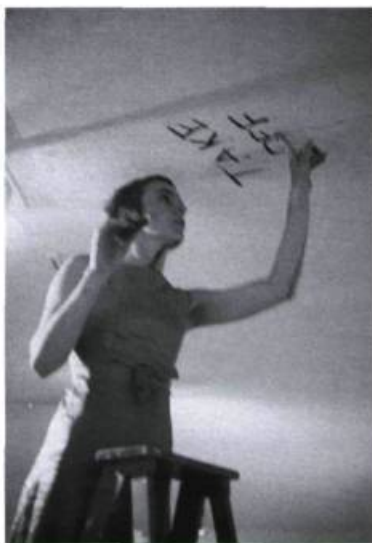
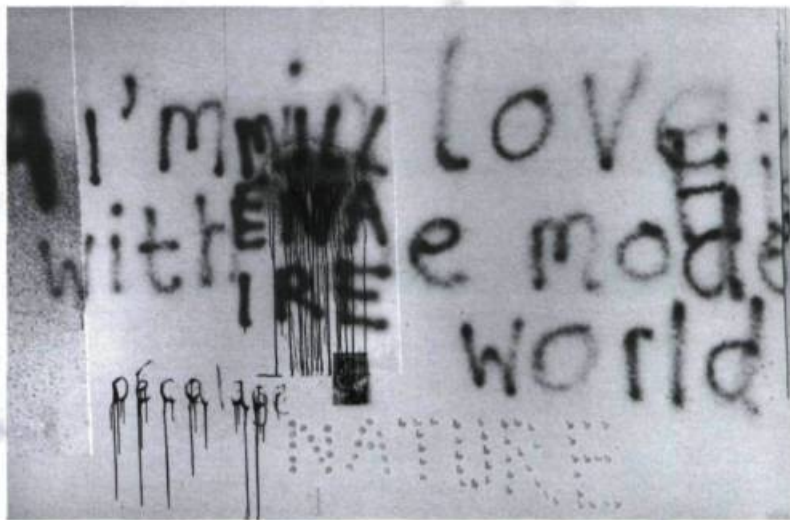
Ce flux est habité par ces mêmes charges, une potentialité de transformation qui se décharge en effet domino, c'est-à-dire : pensée-gestuelle, en gestuelle-espace, en espace-objet, en action-archive. Ce travail des rapports entre performance et installation vise la conscientisation du geste qui transporte l'archive comme lieu d'intervention, ce qui perpétue archive performance, car l'un peut être la prémisse de l'autre.

On peut ici faire un lien, en affinité artistique avec plusieurs artistes comme Esther FERRER, qui explore « l'espace » et la « présence », qui passe de l'installation à la performance et inversement... L'un initie l'autre. On peut également parler de Julien BLAINE, qui travaille la poésie sémantique et sonore faisant appel au corporel : modulation sonore. Julie Louise BACON ne travaille pas la sémantique et le langage comme autoréférentialité à la manière de BLAINE, mais elle l'utilise comme un *agent de transformation du cognitif*, elle fait également appel aux modulations sonores du corps et au gestuel, ce qui, nécessairement, imprègne le lieu d'une poésie effervescente. On pourrait parler ici d'une poésie interdisciplinaire ou poésie intimement liée à l'artiste : *poésie-viscérale*. Julie Louise BACON travaille la *contamination* des éléments de performance, ce qui donne un effet de circulation où le sens ne réside pas dans un seul élément, mais où il est plutôt sujet ou objet de contamination ; dès lors il n'y a plus un seul sens, mais une interrelation des sens, une intercommunication des sens, intercontamination des sens. Ce qui donne une esthétique qui chevauche l'organisation spatiale – qualités physiques telles que volume, état de matière, texture... – avec des terrains métaphysiques. On peut parler ici d'une esthétique relationnelle vue comme un lieu d'émergence de rencontres.



Du geste à l'archive, sac à dos autosuffisant, itinérante, espace mental, gestes, physique-lieu, gestuelle-matériel, corporel-sémantique, simultanéité, poésie d'une pensée gestuelle, gestes agissant comme une cartographie des dimensions cognitives transférées en dimensions matérielles, archivage, l'intime, temporel-relational, flux, pensée-gestuelle, gestuelle-espace, espace-objet, objet-installation, geste-mot, action-archive, performance-installation, poésie viscérale, contamination. La perpétuation archive-performance donne lieu à une richesse et à une grande articulation du vocabulaire performatif. J'entends, et vous l'aurez remarqué, **la-dominance-du-vocabulaire-par-le-trait-d'union**. Qui est la manifestation de plusieurs sens : la volonté de ne pas trahir les « sens mêmes des choses » qui vont dans plusieurs directions, ayant un double effet, une double volonté, c'est-à-dire un effet de simultanéité ou de vice et versa.

Si je reprends, on peut dire que la performance de Julie-Louise BACON est manifestement dominée par sa poésie, poésie qui transforme dans son langage gestes, mots, objets, lieux dans une fluctuation qui contrôle sa propre identité esthétique, que l'on nomme de contamination, et qui est liée intimement à l'archivage par perpétuation. Or cette performance *Encre brisée*, *encre vivante* est l'échange perpétuel entre **archivage** et **actes**. Lorsqu'il y a cohésion entre pensées et gestes, c'est-à-dire pensée-gestuelle dans un espace quelconque, ici Le Lieu, nous parlons d'actes vivants. Mais si cette action prend fin, si elle est **brisée**, cette pensée-gestuelle devient alors élément d'archives : archive qui deviendra, pour le prochain geste et/ou performance, un point d'appui.



Photos : Robert GIRARD.



Originaire de Newcastle en Angleterre, l'artiste interdisciplinaire Julie Louise BACON vit au Québec depuis septembre 1999, où elle termine une recherche dans le cadre d'une maîtrise. Autodidacte à ses débuts, l'artiste présenta sa première performance-installation en 1994 au festival d'architecture *Winterschool*, à Glasgow (Ecosse). Par la suite elle travailla dans divers contextes : lieux publics, galeries, symposiums, festivals à travers l'Europe, au Québec et au Japon... Elle participa aux projets de réseaux, entre autres les Territoires nomades, dont elle est le coconsul avec Roddy HUNTER, en Angleterre. Outre ces collaborations, elle organisa des événements d'art actuel tels que *The Medium is not the Message* à Hull, Angleterre, en 1998. Elle est membre initiateur du collectif Psychopathologique, groupe organisateur des événements *Never in a Year of Sundays*, à Dartington, Angleterre. Lors de sa première manifestation au Lieu, dans le cadre de la *Rencontre internationale d'art Performance et Multimédia* de 1996, elle présentera sa performance intitulée *La Distributrice*.

Son travail actuel explore les rapports spatio-temporels-corporels émergeant des procédés entre la performance et l'installation, qui questionnent les relations entre conditions de vie et processus d'historicisation : passage du geste à l'archivage.